

lapageblanche
février(2001)numéro(8)

A Serge Daney

Vinrent alors les ombres
graves comme des sœurs
à sa rencontre
douces dans la sollicitude
mais lui pas moins seul
croyait toucher à leur passage
la terreur du vertige
les écharpes obscures.

Hervé Chesnais

lapageblanche
février (2001) - numéro (8)

Numéro spécial

Hervé Chesnais

<i>simple poème</i>	3
<i>présentation de Hervé Chesnais</i> par Pierre Lamarque	6
<i>poésies de Hervé Chesnais</i>	7
CEUX-LA QUI FURENT	
L'acier dans la tête	p.7
A Mapplethorpe	p.8
A Olivier Larronde	p.9
A Gilles Deleuze	p.9
A Jean Sénac	p.10
A Roger Kowalski	p.10
Tombeau pour Jean Genet	p.11
CHRONIQUES	
Chronique II	p.12
Chronique III	p.13
Chronique IV	p.13
Chronique V	p.14
Chronique VIII	p.15
Chronique IX	p.15
Chronique X	p.16
Chronique XI	p.16
Chronique XII	p.17
Chronique XIII	p.17
Chronique XIV	p.18
Chronique XV	p.18
QUATORZE NOCTURNES A L'ANGE	
IV, V	p.19
VI, VII	p.20
VIII, IX	p.21
XI, XIII	p.22
RAMASSEMENTS	
Paranoïa	p.23
Prose pour l'éventreur	p.23
Le sens de la marche	p.24
Ni Ulysse, Ni Télémaque	p.24
Le Havre, peut-être	p.25
Tentative d'équilibre	p.25
Stèle pour Spartacus	p.26
La gloire de mon père, II	p.26
APOCRYPHES	
Mélancolie du Roi	p.27
Position du scribe	p.28
Ambition du potier	p.28
POUR L'EROS MESSIE	
Sainteté	p.29
<i>lapageblanche ?</i>	30

Présentation



Hervé Chesnais

«Mais oh, mon cher Ami ! Si bénin qu'il soit par nature, le poète a, comme l'amoureux, ses temps d'indiscipline ; ses crises où il n'est ni malade ni sain, quand il ne souffre en rien, si ce n'est de sa propre pensée ingouvernable ; son esprit, heureux de méditer...a quelques fois d'autres désirs.»

Le prélude
ou croissance de l'esprit d'un poète,
W. Wordsworth

Hervé, merci d'avoir accepté notre invitation dans ce numéro huit de La Page Blanche. Un numéro dédié à toi, à ta poésie, où le lecteur pourra découvrir quelques facettes de ton talent. Talent en forme d'hommages que tu rends à des auteurs qui t'ont aidé et t'aideront toujours à vivre, talent de ces chroniques de Normandie, où tu vis, simplement et paisiblement, tel Candide, talent de tes paroles violentes, adressées à quelque cher ange..., talent de tes poèmes en prose et de tes " Apocryphes " où le scribe prononce ces paroles :

Rien ne me fera lever
les yeux sur l'illusion du siècle

En 1973, à l'âge de dix ans, à l'âge où l'on découvre et se découvre, tu as lu Rimbaud dans une revue pour enfants ...tu dis : " J'écris depuis toujours, et plus particulièrement des poèmes, car ce sont les poètes qui m'ont semblé fondamentaux. Ca a commencé tôt: un portrait et quelques poèmes de Rimbaud,

dans la revue «Okapi», j'avais dix ans et je n'oublierai jamais le choc que j'ai ressenti à cette lecture. Mon grand-père m'a acheté le Livre de poche des poèmes de Rimbaud, j'ai tout lu, je n'ai rien compris, sauf que comprendre, pour ce genre de texte, ce n'était pas essentiel. Je continue de tenir Aube parmi ce qui existe de plus beau au monde. Second choc au lycée : Vigny, Baudelaire, Verlaine... Surtout les deux derniers... Et, en terminale, Saint John Perse... J'écris tout le temps, je ne cesse de lire des poèmes... Et ça continue! ”

Ensuite on fait un grand bond dans le temps. Hervé devint adulte... “ Mes poètes favoris, hors les classiques: Jude Stéfan , Jacques Réda, Yannis Ritsos, Xavier Villaurutia, José Angel Valente, Roger Kowalski, Marina Tsvetaïeva, Anna Akhmatova, Odysseus Elytis, Thom Gunn, Lorca, Sandro Penna, Bassani, mais aussi les baroques espagnols, Camoens, John Donne, et Dylan Thomas, et Constantin Cavafy, et Jean Sénac, et j'en oublie ! ...

En peinture, j'aime les caravagesques, Nicolas de Staël, Bacon, Géricault, Paul Klee, Ferdinand Hodler... Je n'ai pas de couleur favorite : j'aime toutes les couleurs à vrai dire, et plus encore, la lumière. En musique, j'ai été un amateur de rock, jadis, de baroque aujourd'hui : me bouleversent certaine cantate de Bach (Ich habe genug), telle aria de la Résurrection de Haendel où Saint Jean chante l'aurore naissante, m'enthousiasment les opéras de Rameau...

D'où me vient le désir d'écrire? De l'enfance, de la certitude que j'ai que ce qu'on a reçu, il faut le rendre, donc j'écris parce que je vis, parce que je lis. Je n'ai pas d'angoisse de la page blanche.... ”

Pierre Lamarque

Présentation

Poésies

CEUX-LA QUI FURENT

(Hommages)

*Retirado en la paz de estos desiertos
con pocos, pero doctos libros juntos,
vivo en conversacion con los difuntos
y escucho con mis ojos a los muertos.*

Francisco de Quevedo, Desde la torre

*(Reclus parmi la paix de ces déserts
Et quelques livres savants mis ensemble,
Je vis et je converse avec les ombres
Comme j'écoute avec les yeux les morts.)*

Francisco de Quevedo, De sa demeure de la Tour

L'acier dans la tête

Ami
troue-moi la tête
gage de nos liens
lieux de nos promesses
Guillaume mon vieux frère au regard de fer
prête-moi ta minerve

Ami
chignole-moi le crâne
trépané j'y verrai plus clair
troisième œil ne saurait nuire
à qui recherche la lumière
Guillaume frère solaire
étoile-moi le front de guerre.

A Mapplethorpe

I

Le photographe
jeune insolent
se portraiture
et c'est un christ un peu hors-champ
(un crucifié asymétrique ?)
qui fixe hilare
l'œil objectif
Il rit franc
le bras perpendiculaire
au corps dont l'abandon
blanc nourrit une touffe
de poils

II

Beau quoiqu'un peu plus creux
(la barbe a disparu)
la peau du visage supporte un dessin
de lumière et d'art
fardé jusqu'à l'outrage
un photographe scandaleux
s'est travesti dans la lumière
telle
que je le vois mauve
sur un tirage noir et blanc

III

Le pommeau de cette canne
anticipe votre visage qui
flou montre pourtant
la mort à l'œuvre

Vous savez tout
plein d'ironie vous posez
Hamlet fatigué
sachant que vous
ne sauriez être plus longtemps
que telle n'est pas la question
du déficit immunitaire.

A Olivier Larronde

Ta mort le visage ainsi plongé qui
de l'oreiller coule
un masque d'argile

Ta mort je la lis bien avant dans
tes lignes et ta grammaire
d'acrobate, Olivier, je la crois impuissante
au sens
et tout ton effort pour le biais
Vers inouïs mais vers
où tendaient tes mots

Ce cri que je pressens depuis *Les Barricades*
il ne fut pas crié

Ces murs que tu dressais pour
la joie des contraintes la jouissance
du jongleur ils t'étouffèrent
corde tressée des mots
licol du langage.

A Gilles Deleuze

Mauvais jour du mois mauvais
malgré l'or du saule et le sang de la vigne
le givre écrase l'herbe rare

Tombe avec le soir la nouvelle de votre suicide
on parle d'une longue maladie
à laquelle vous auriez mis fin

Qui est-il celui qui souffre trop
trop mal qui se défenestre ?
Cette souffrance retournée
sur soi
révèle ce me semble
l'énigme de votre ongle
si long qu'il s'achevait d'un étrange rouleau de corne

Pas de griffe
mais pour vous signer
je songe au soin de la spirale.

A Jean Sénac

Je ne veux pas croire au mauvais folklore
où des assassins beaux jeunes et désirables
dardent
prêtres solaires
des chairs vieilles et consentantes expiant
le péché de leur race

Ton désenchantement
ta vie dans la cave aux ordures
et ta mort de clochard
toi Jean qui signais d'un soleil
je ne veux pas les lire ainsi

Je préfère imaginer Jacques
l'éden des shorts de toile
l'amour d'Ali
revenir à ton écriture
au goût d'agrumes
matinale elle a
gardé l'odeur
de la peau des aimés

La vérité ? Tes mots chantent la joie
d'un peuple qu'on se choisit comme
on dresse innocent la carte d'un nouveau désir
que tu vécus jusqu'à passion.

A Roger Kowalski

Vos rêves, Roger, jamais l'aile n'y est imbécile
et le ramier qui frôle votre aimée
c'est l'Esprit, Roger, l'auréole d'Ariel.

Les vents, Roger, dont vous peuplez les songes
sont légion, sont langage
ils épousent les falaises
où les oiseaux blancs dansent

Les vents, Roger, vous les avez apprivoisés.

Tombeau pour Jean Genet

Rien mais la terre et les cailloux rien
pampre ni pourpre
ni ces culs que Jean chante
ébloui par l'œil d'ombre
non.

Marins rayés policiers bleus
la beauté charbonneuse des feddayines assoupis
- *Chante-nous, vieillard, quelque berceuse ancienne
comme nos mères
Tu leur ressembles, vieillard, nous aimons tes joues rondes
et ce sourire sans dents le soir*
Et le moiré velours du pantalon des nègres splendides
- *Ouvre-toi, vieil homme, Noirs nous sommes fiers et magnifiques
ouvre-toi d'un sourire et de ta voix douce parle violemment nos colères.*

Rayés bagnards fleuris comme ces murs de fleurs
et ces geôles gravées tant le pénis est dur
et le désir de jouir
mais non
il faut inscrire loin dans le plâtre du martyrologe
combien ceux qui sont morts, ceux-là sont dignes
d'être chantés
les noms de ceux qui sont tombés
ces noms d'amour il faut écrire.

Marins assassinés par d'autres marins blêmes
le cœur peiné d'un bourreau tendre
qu'incise l'ongle effilé, crasseux d'odeur
et de dégoût au bout du doigt du bout du bras
qu'un jeune nazi tend
qui n'aime que lui-même
tandis qu'un milicien persuadé de gagner la guerre
lime Hitler au nom de la France
- Jean l'exècre Jean la honnit -

Rien cette pierre ce nom peint
stèle à Larache
où rien ni pampre
ni pourpre
ni ces culs que Jean chante ébloui par l'œil d'ombre
n'est plus.

CHRONIQUES

Hemos cansado en vano las aldabas del tiempo.

Yo conozco estas cosas
Y lei sus caminos en la palma sellada
Que me ofrece el destino, y aprendi que no hay nombre
Que responda en lo oscuro, y que la noche es honda,
Tan larga, y nunca, nunca.

Amparo Amoros, *La honda travesia del aguila*

(Nous avons en vain épuisé les heurtoirs du temps.

Ces choses je les connais
Et j'ai lu leur chemin dans la paume scellée
Que m'offre le destin, et j'ai appris qu'il n'est pas de nom
Qui réponde dans l'obscur, et que la nuit est profonde,
Si longue, et jamais, jamais.

Amparo Amoros, *La profonde traversée de l'aigle*)

Chronique II

J'aimerais ambition de vieillard que reste
en dessous du poème le linge blanc que ma voisine
étend patiente en son étroit jardin.

Je saurai rester sans trembler si ce matin perçant
brume et bruine la lumière vient frapper ses draps
pour mieux me revenir par la fenêtre ouverte.

Scintille pour l'heure à ma lampe halogène
la fente du carreau.

Patience derrière le voilage - dentelle industrielle- adviendra
ce qui peut l'être dans le temps décidé oui j'attends
patient le bruit de l'air dans le radiateur je me tiens là
derrière les murs de terre tous les retours
possibles je me prépare à la soif de l'été
je prévois le goût de l'orage.

Chronique III

Dans la journée grise d'entrées maritimes fleurs
de pommiers qui pleuvent sur la route et du colza trop jaune émane
cette odeur sucrée qui écœure.

Cette haleine-là du champ comme sa signature de mauvais pollen,
de fausse nature il faut la passer vite, n'être plus que hâte jusqu'au
[prochain paysage
qui permettra de contempler sans allergie ce que nous fîmes de la terre
du ciel et de l'eau.

Nous avons su, peut-être savons nous encore - il reste des jardins
secrets il reste des cueilleurs de simples- faire vivant et beau.

Nous connaissons encore le goût de quelques fruits que des vieillards
aux mains tordues terreuses vendent le dimanche au marché nous
[achetons
de la crème jaune à l'odeur de fromage à la grosse dame aux joues rouges,
[aux cheveux violets
samedi du gruyère de Carrouges et lundi des barbues de l'estuaire.

Jumièges vergers de nos cerises nous attendons la pulpe noire
au bord des pierres tombées des méandres serrés où peinent les bateaux.

Chronique IV

Ce fut soir d'orage et nuit détruite :
un monde en guerre dans ma dent creuse
et de la lumière brutalement dans la chambre
ton sommeil rompu mais ta voix sans reproche
s'inquiète.

J'assomme la douleur à coups de comprimés
tandis que grêle sur la chambre ces galets blancs
qui leur sont si semblables, que verse un torrent par la rue
- demain cailloux, bois, boue - que ton bras s'ouvre
pour que je me love dans cet angle tendre que tu sais inventer pour
mon repos. Notre sommeil.

Ainsi nous sommes.

Chronique V

Juin ce sera pour plus tard j'entends là
promesse de lin plus bleu que ciel d'estuaire
sables renouvelés que la marée révèle.

J'attends - patience seule leçon qui vaille-
pour bientôt ces soirs sans mesure où l'on verra le rayon vert
- et les yeux de Marie Rivière ! -

Pour l'heure, elle est chaude notre heure de mai
heureuse de notre regard
elle nous promet claire comme carafe d'eau
goût de fraise et blancheur au matin quand ta main prend la mienne
et que dort le désir jusqu'au feu de Saint Jean.

Pour l'heure j'ouvre la chambre au vent
j'échange nos odeurs contre l'odeur de l'herbe et de la terre humide
et l'on accepte cet échange et la poussière de mon plancher
théorie d'étoiles domestiques s'envole le matin
étincelle sous le soleil - bientôt juin dit-elle bientôt juin !-

Patience !
Présence.

Et les poussières au vent d'incendier le matin où nous sommes.
Notre regard invente un paysage où n'étant pas,
nous pourrions aller.

Chronique VIII

Demain, tandis que par les prés de toutes les campagnes
s'affaireront les comités des fêtes et les adjoints au maire
autour de bûchers préparés à grands charrois
de tracteurs plus ou moins fourbus
on trouvera perchés sur les platanes de la grand place
les employés municipaux les mains encombrées de lampions
et le maire fleuri sur le podium essaiera le micro: 1, 2, 3... 1, 2, 3...

Je n'en serai pas je n'en serai pas
mais bon temps beau soleil pour tous : quant à moi je
marcherai demain pour prouver que nous sommes
pour prouver que nous sommes nous marcherons par deux
nous marcherons par trois
entraînerons les solitaires
sans rang ni ordre je l'espère
et nous danserons derrière des camions immenses
où l'on jouera de la musique

Les plus beaux garçons de Paris se déhanchent déjà
et je crois voir d'ici le regard fier des filles
aux cheveux courts.

Chronique IX

«On n'en gagne pas», me dit la boulangère
regardant la nuit retombée d'un orage
pour un temps juillet crève
novembre en été
Normandie

Dimanche, pourtant, commère, vous aviez gagné
c'est ce que vous chantiez sur la place
ce que scandaient des visages tricolores
ce que vous chantiez tous ça klaxonnait sec
les gosses ont lancé des pétards dans un début de nuit déjà lourd
c'était finale et but en or et chaud ce soir-là
dans les rues de toutes les villes
on avait gagné, on avait gagné

«Putain de temps!» lâche le cantonnier trempé.

Chronique X

Des hommes vêtus d'orange élaguent le bocage
on les voit de loin, même quand on ne voit plus rien
pluie de juillet pluie de juillet je ne suis plus que le temps
tandis que lentement, les élagueurs rasant les routes hirsutes
que clignotent les gyrophares et le panneau triangulaire qui les signale.

Tendre, encore, le vert des branchages feuillage frais
des jours pluvieux, promesse d'humus
rappel - mais pourquoi ?- des grandes jonchées de décembre
que d'autres hommes (kakis et bleus) débitent encore
le long des sentiers forestiers.

Ce soir, un chevreuil, à la lisière retroussera ses lèvres
détachera de la tige les feuilles toujours vivantes
le cœur battant sous la pluie.

Laira dans la nuit son œil noir.

Chronique XI

Tout avait changé dans la ville, et jusqu'au nom des rues
aux fonctions des bâtiments qu'elle ne reconnaissait pas :
avais-je vu, enfant, le Bassin du Commerce en eaux ?
Et la gare de jadis, l'avais-je connue avant qu'on ne ferme la ligne ?

La maison de famille, vendue voici onze ans, s'ouvre de volets bleus
qui la font souffrir. Je me souviens avec elle du gris perle d'avant, plus
[discret
nous en convenons. Et le portail, blanc désormais, pourquoi ?
Automatique,
soit, mais blanc, mais pourquoi blanc ? Elle n'entrera pas.

Chaque demeure reconnue livre le nom de propriétaires - morts, dit-elle,
[et parfois
elle se souvient des circonstances d'une fête. On dansait le dimanche
à la ferme de la Grande Cour. D'autres noms au hasard des rues
méconnaissables de propreté. D'autres noms disparus.

Le clocher sonne de l'église où elle s'est mariée.
Le cimetière où ses parents sont enterrés sous une dalle de marbre noir,
elle y a sa place, elle me la rappelle, cette place qui reste dessous la lame
c'est pour elle, à la sortie de cette ville où elle ne connaît que des morts.

Chronique XII

J'ai fait pleuvoir des fleurs sur le parquet blanchi :
boutons de lys, géranium, feuilles de grenadier, fruits
pomme-pêche, prune, grappes de groseilles
des insectes aussi
papillons, libellules, coccinelles. Et jaune et rouge
et bleu j'ai peint des ailes, des pétales, des pattes,
des pistils.

Puisse ainsi notre chambre ressembler
au jardin dont tu rêves.

Chronique XIII

Ce couteau laguiole manche damasquiné
j'en plie la lame acier sur le fil de cuivre
je renonce pour l'heure à crever le soleil
l'abcès mélancolique.

Je l'ouvrirai demain pluie d'étain la rue triste
je m'ouvrirai la main j'offrirai paume ouverte
à l'averse d'étain quelques gouttes de sang
à diluer dans l'ornière
fraternité d'enfant.

Je suis du peuple des nuages.

Chronique XIV

Que voir, à hauteur d'épervier,
vallée de la Véronne ?
Pêche et chasse gardées, haies de noisetiers
souples comme des fouets verts
jusqu'à la fontaine Fiacre d'où dévale le cresson.

Des clochers se détachent : Saint Firmin,
Saint Martin, Campigny de briques et d'ardoises.
Il semble encore loin le matin d'octobre où
rien n'est décidé de la nuit, de la pluie,
du brouillard au lieu dit
des Egyptiennes (que font-elles là?)
lorsque sous le pinceau des phares
apparaissent attendant le car
les pantalons de jogging blancs
d'adolescents qui frissonnent en groupes,
le blouson orange d'une fumeuse de quatorze ans
assise au bord de la prairie.

Il viendra pourtant le matin d'automne
comme chaque automne, les mêmes couleurs
sur les mêmes arbres, seules changent celles
que portent les enfants qui, fumant
aggravent le brouillard.

Chronique XV

Nous partons heureux de laisser là
notre maison reposer dans la pente
heureux de la savoir apaisée
à l'heure de notre retour.

Elle aura pris le temps de s'habituer
aux parquets blancs, aux poutres nues
aux plinthes grises
elle aura convoqué des poussières
pour voiler la crudité des choses neuves
elle aura su décider de ses bruits seule
craquer sans inquiétude.

Elle nous accueillera fraîche de ses carrelages
lorsque nous rentrerons les bras chargés d'épices
de faïences et de linge sale.

Rien n'aura changé: nous retrouverons ce soir-là
les creux que nos corps endormis ont creusé dans le matelas
qui vit naître notre amour.

QUATORZE NOCTURNES A L'ANGE

“ Donc, qui je cherchais à être, je le suis. ”

Odysseus Elytis

IV/

Mes dents tombées dans un baiser trop dur
Faut-il mon ange te les donner
pour t'en orner tel un collier d'ivoire et d'or ?

mon sourire sur ta gorge offerte
si dans la nuit tu m'esseulais
il te mordrait mon ange
et pour toute parure
il t'égorgerait.

V/

Au jardin la nuit
-dieu sait qu'elle m'est totale-
à tâtons je me fraye un chemin dans les tiges

Si tu me guidais ange rogue
je tracerais plus droit la sente sombre
où bordé d'yeux de chats
je lancerais des jades
pour conjurer l'absence :
je suis où tu n'es pas.

VIII/

Mon ange au visage inconnu
nos mains –ligneuses d’angoisse- se sont cherchées
dans le mystère de futaies convenues
de rondes lourdes de symboles
se sont trouvées lunaires
dans les fleurs de blé noir
que nos bras étendus moissonnaient
l’un vers l’autre

Mais l’entre-nous de fanes et de feuilles broyées
témoigne ce matin
Qu’elles s’y sont perdues.

IX/

Nous sommes silencieux
nous les isolés de l’obscur
à guetter les signes
voir trembler les étoiles
dans l’eau glauque des mares
et l’âme absinthe de la lune

Anxieux nous sommes au rendez-vous de l’ange
qui tarde, cavalier de nos songes verts
et nous dormons lorsqu’il survient
incendiant les buissons sans la moindre lumière
et nous nous réveillons sous une aube de cendres.

XI/

Ta main m'est hiver
ton regard nuit d'agneaux égorgés
et j'entre en ton iris
le bras dagué d'un sexe obscur
qui ne fécondera ni la pierre des statues
ni les ruines des villes rasées

J'entre en toi comme en religion
et j'y extermine
le peuple de mon lit
la légion du désir et les hordes du vice

J'entre en toi pour briser
le cercle de tes yeux

le moelleux de tes ailes
déployées qui crient grâce
- mais je les plumerai oh ! je les plumerai ! -

Mon ange, ouvre la porte des paupières
Que j'étouffe en toi mes rancœurs
Et gage ma tendresse dans la joie que j'ignore.

XIII/

Sauras-tu, malgré ta douceur d'ange
lancer la pierre qui brisera ma course d'ombre
lapider l'homme en moi qui travaille à la nuit
qu'il cesse d'obscurcir ce qui est déjà sombre
qu'il cesse de se perdre; ce sont forêts de contes :
s'il s'égare, c'est volontaire qu'il travaille à sa perte.

Visse bien, du bras du juste, qu'enfin
l'entre-nous se réduise à jet de pierre
à rien

Et j'aimerai ta pierre comme un gage d'amour.

RAMASSEMENTS

Paranoïa

Des sentinelles nous préviennent, aguerries par les ans, qui scrutent l'air impur de nos marches, des frontières : l'ennemi menace, son parfum rôde, on a trouvé des traces ; chevaux ferrés à leur façon.

Part l'émissaire dans l'ombre de l'aube, qui sort de la garnison sans les sonneries d'usage. L'Etat-major doit savoir : il est des feux certaines nuits sur le flanc des Monts, des fumées de campement.

- Campement ?
- Campagne ?

A la ville, on rit : rien sur les images satellite, et ces montures d'un autre âge, berlue de vigie épuisée. Un stratège railleur évoque les faisceaux, craint les fourches caudines.

Quant à nous, résignés, c'est du fortin que nous attendons les Barbares. Et sachant lire les signes, nous savons que nous serons vaincus.

Prose pour l'éventreur

Lui l'assassin qui longe le fleuve –et tout fleuve est amour qui penche vers la mer- perce le ventre des femmes d'une lame triangulaire tandis qu'il les tient à la gorge. On retrouve sur les cadavres la trace glaireuse de son sperme, un mégot écrasé sur les lèvres de la victime, un verset de la Bible –il est question de Babylone- le dessin de ses semelles –du quarante quatre et des fers aux talons.

Mais il a disparu dans les buissons près de la berge, à peine un lacet de fumée dans l'air du soir un souffle un peu court en contrebas, évanoui ce songe sanglant que des policiers en sueur recherchent. L'Ange du Mal prend mille visages et c'est en vain que les hommes le chassent : il reviendra charmer les lavandières de sa voix suave, ensanglanter leur linge éclatant du bleu de Marseille, essuyer son poinçon à leurs jupes troussées, sous l'œil effaré d'enfants très purs à qui il sourira.

Le sens de la marche

Ici, glaise et silex, le pas blesse le pas pèse, mais nous marchons sous la futaie tremblante, verte encore de cette pluie douce qui retarde le gel. Vertes les gerçures qui lézardent nos jeans. Ogres de glaise, nos bottes alourdies.

Nous n'oublions rien dans la marche, nous ne voulons rien oublier, nous continuons de marcher ensemble. Nos couteaux lestent nos poches de velours. Ouvertes, nos paupières pourtant ne nous sont pas blessures. Nous regardons entre nous et les choses ce qui, indéfiniment, sépare et relie dans le même mouvement de cils. Renonçant à trancher, nos couteaux pliés dans les poches, nulle inscription sur l'arbre, nul amer gravé dans l'écorce, nous marchons, nous regardons.

Ce que nous voulons comprendre est infime, nous échappe, et nul doute qu'il se briserait si nous le touchions de nos doigts gourds, mais nous ne voulons pas toucher. Ce que nous aimons, c'est l'échappement même. Cet élan-là nous mène et c'est ainsi que nous marchons

Ni Ulysse, Ni Télémaque

Il reviendra. Ce corps dont nos mémoires ont rejeté jusqu'à l'ombre, nul doute que le moment venu, immédiatement nous le reconnâtrons par delà les années, immédiatement nous le souffrirons comme le signe certain du malheur, immédiatement massif il s'imposera parmi nous, réclamera son dû.

Il reviendra briser la fête au moment même où, dans ce geste de grâce et d'oubli, nous aurons décidé d'inviter les amis et les frères, quand grillera l'agneau dessus la fosse intense, il réclamera sa part, demandera la joue que nul n'avait détachée du crâne, et nous ferons verser l'agneau dans la fournaise pour qu'il n'en touche rien.

Plus vieux de ces saisons où, avec la patience des orphelins, nous avons tissé les draps de notre nouveau sommeil, il s'étonnera de nos yeux secs, cherchera le veau gras, produira son talent. Il faudra lui rappeler que d'entre nous, le père, ce fut lui, mais que nous seuls avons persévéré dans l'œuvre et fait face, et que ses années d'abandon nous ont forgé plus sûrement que fer sur la peau des putains, mais que la cicatrice est là, plus dure que cuir.

Son retour voudra nous détruire et avec nous les années niées. Pour autant nous demeurons. Nous avons décidé d'être sans. Même avec, nous serons si solides devant lui que son élan s'écrasera sur le chêne de la porte. Et la fête, à peine ébranlée reprendra. Sans.

Le Havre, peut-être

(Étretat, sans doute)

Revenu du sud, las d'azur et de chaleur, il ouvre les paumes vers le ciel pommelé, il s'enchanté du vent qui heurte les falaises dont la craie brille, plus claire que le jour, et l'écriture en elle au hasard des silex.

Sa barque comme un soc de Braque a creusé les galets dans le creux de la vague, et chacun, de ce moment, a su qu'il était rentré, qu'il n'avait rien oublié, rien perdu de sa main de barreur habile : sa barque exacte au rouleau connaissait le rythme et l'angle, et les gosses en riant ont tiré les filins, et les vieux ont quitté le banc du soir, retrouvé les gestes des mousses en treuillant sans à coups la barque par la proue.

Mais dès la jetée, elle se tient là qui lui dit : «Si tu reviens pour repartir, n'aborde pas. N'attends de moi ni linge, ni singe, ni biscuit. N'espère rien du ventre qui s'est refermé, il n'est plus saignant de ta sonde. Mais si tu reconnais parmi ceux-là qui jouent le fils qui ne sait rien de toi, alors demeure, et sois à la hauteur des rêves qu'il a forgés en ton absence.»

Tentative d'équilibre

Ceux qui marchent par deux sont si souvent tombés que j'ai peur quand le soir nos ombres grandissent sur la route, s'étirent d'un lampadaire à l'autre, bondissent, se dédoublent. Retiens-moi lorsque je trébuche, rétablis-moi si je m'empierre. Je te promets la pareille, m'engage à peser le poids qui compensera ta chute.

Marchons par deux, c'est notre choix ; s'il faut tomber, plongeons, mais ensemble. Quelle eau choisirons-nous pour notre nage indienne ? Qui donnera le coup de pied pour remonter ? - Qu'importe ! Nous renaîtrons des mares opaques qui nous guettent dans l'entre-deux de nos soleils. Et déjà nos rires sont guirlandes sur les arbres nus, et déjà sur ta peau c'est rosée de printemps. Marchons ensemble et mélangeons nos ombres. Amantes elles nous annoncent et nous les imitons.

Stèle pour Spartacus

Je reprendrai ma colère avec mon souffle. Vous le savez, j'attends pour bientôt le retour des démons, mais maintenant, c'est de repos dont j'ai besoin. C'est le repos qu'ils nous refusent, ils veulent encore ces instants-là, ils ne seront contents qu'ils n'aient tout, eux qui possèdent déjà tant voudraient poser patente sur les portes du sommeil des pauvres, sur les paupières des vieux, tant qu'il leur reste encore un peu de lumière dans l'œil.

la colère me reprend mais le souffle me manque. Quant au repos, je n'échangerai pas ma fatigue contre le sommeil qu'ils proposent et qui n'est pas le mien, je ne veux pas de ce poids-là sur mon front, ni de leurs gouttes sous ma langue. Plutôt ne pas dormir, mais regarder le sac de nos vies, regarder pour comprendre que la guerre n'a jamais cessé, que nous mourons de croire à l'armistice. La paix, c'est le luxe des maîtres, l'ambrosie des vainqueurs. Il faut porter le feu jusque dans leurs piscines, que leurs écrans reflètent les creux de nos visages épuisés, nos dents noires, notre crasse incrustée. Qu'ils nous craignent. Que nous possédions leur peur, que nous la leur fassions payer. Nous ne serons pas de bons pauvres : nous porterons la rage aux murs des hauts quartiers et nous ne dormirons que notre soif éteinte.

La gloire de mon père, II

*(memini
memento)*

Je suis le fils d'un menteur kaki, d'un bûcheron sanglant, puisqu'il y eut corvées de bois, d'un assassin convaincu qui tua jusque pendant les trêves. Vous trouverez son nom sanglant dans bien des archives, et j'imagine des bouches meurtries qui ne sauraient le prononcer sans horreur. Ce sous-lieutenant maigre à la brosse blond roux, c'est lui qui parle arabe et qui hait les Arabes, c'est lui qui fusille les bergers qu'il habille en fellouzes, c'est lui qui parle doucement aux petites filles dont peut-être il a tué les pères, il leur promet des écoles, il leur dit qu'elles sont jolies, qu'il y aura des poupées, qu'il leur apprendra la vie, à écrire en français. Peut-être il caresse leurs cheveux, peut-être il hume l'odeur du henné.

Il a gardé, longtemps, les preuves : j'ai vu les photos, ils les a montrées, un dimanche, au pousse-café. Je me souviens des yeux ouverts des fusillés (dans le dos), je peux dire que je me souviens, moi qui n'étais pas né, je peux dire que ces officiers qui s'échinent à oublier, ce sont des salauds. Je revois ces corps abattus dans les brèches de la frontière électrique. J'entends mon père aviné dire qu'il a gagné la guerre, qu'on a perdu la paix, je l'entends débiter toutes les conneries du monde, et je me vois mourir de honte, mais ce n'est pas grave, on ne meurt pas de honte, du moins pas de cette mort-là qui tordit la bouche des photos de cadavres qu'un dimanche, en famille, mon père a ressorties.

APOCRYPHES

Mélancolie du Roi

La danseuse nue pour te plaire
n'attire pas tes yeux
ni l'or de ta vaisselle
ni la déférence des prêtres :
tu n'as dis-tu de goût à rien.
Le masque rieur du bouffon
pend à un pieu
il fut écorché sur ton ordre hier.
Tes hérauts tout le jour ont couru le pays
pour promulguer la loi nouvelle :
rire est un crime
et l'a toujours été.
Ton frère, tu l'as fait prévenir
de sa mort prochaine qu'il attend dans l'angoisse :
son page à la bouche habile s'escrime sans succès
à susciter sa verge triste.
Quant à ton vieux maître
c'est au gymnase même qu'on amassa ses livres
qu'ils brûlèrent sous ses yeux :
« Contemple, Lucius, la vanité des choses ! »
On lui cendra le front des charbons du savoir
et le vieux pleurait, qui ne comprenait pas.
La danseuse tremble d'être éventrée par caprice
les prêtres craignent pour leurs dieux, ils prient :
Qui te délivrera de ta mélancolie
Roi dont l'ennui nous est fatal
qui nous délivrera de toi ?

Position du scribe

Ni devant le prince
ni aux pieds des dieux
jamais je ne me prosterne
Vanité la course de l'aurige
gloriole les lauriers du lutteur !
Rien ne me fera lever
les yeux sur l'illusion du siècle
Assis je ne puis douter de la terre ni de mon cul
assis je ne puis tomber plus bas
stable enfin, centre de mon monde
le demi-cercle de mes encres m'absorbe
c'est vers elles que je penche
pour elles tout mon effort d'homme
Et certes je suis inquiet du biseau de mes gouges :
je les veux incisives dans le bois tendre, sur la cire
que les teintes s'imprègnent au plus profond des peaux des pelures de
[roseaux]

Assis je suis dans la poussière du monde
amoureux de la trace que laisse mon pinceau
Qu'il recouvre impérieux les actes blêmes des hommes
Fiers d'être debout, humiliés de ramper
Assis je suis dans la poussière du monde
amoureux de la trace, au mépris de l'or et de la gloire des rois.

Ambition du potier

Des cruches et des jarres et ton doigt pour le cul des lampes
L'arc où roule la corde, il le faut balancer
d'un même mouvement, potier, que ton tour
régulier sépare l'eau de la glaise, et que monte
le col des vases, comme à l'appel de la rose !

Ton ongle noir il grave, onduleuse une frise où
tu dis ce que tu répètes, où
recommence la parole, où
s'élève huileuse et funéraire la promesse
spirale d'une amphore gracile
aux anses dessinées comme des cous de cygne
Ah ! ton ongle il répète cette espérance insane : «Je suis potier qui prétends
[tourner et retourner
jusqu'à perfection et finir par hurler l'urne
de mes propres cendres !»

POUR L'EROS MESSIE

Sainteté (selon moi)

A John B. West

Nos ciels sont incléments
mais tous autant que nous sommes
tant que nous sommes nous marchons
et nous portons tant que possible
tous ceux qui tombent
- point d'exploit : fardeau léger que leur maigreur
leur effort à peser le moins
nous garantit de la fatigue.
Déjà leurs corps sont reliquaires
d'amour
et nous tous processionnaires
accablés sous des soleils blancs
nous marchons supportant leur peine
-elle est nôtre-
Le soir nous tissons les suaires de notre deuil
et par miracle nos broderies prennent
les traits des visages aimés.

lapageblanche

février(2001) - numéro(8)

www.lapageblanche.com

Abonnement :

Pour vous abonner à la revue électronique, adressez un chèque ou un mandat (pour l'étranger) de 50 francs pour six numéros à l'ordre de La Page Blanche, à l'adresse suivante :

La Page Blanche

27bis RN 113

33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Vous recevrez la revue tous les mois par courrier électronique.

Directeur de la publication :

Pierre Lamarque

Directeur de la rédaction :

Constantin Pricop

Assistante de la rédaction :

Catherine Lange

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Dépôt légal : novembre 2000

ISSN en cours.

©2000 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite à des fins commerciales